L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 12 JANVIER 1856.

G. P[illegible] & Co.,
E. F[illegible],
H. B[illegible],
Rue de Chartres, N. 76, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 12 JANVIER.

ABONNES A LA SEMAINE,

Les porteurs de l'Abeille sont autorisés à recevoir des abonnements à la semaine, à raison de 25 cents pour les six numéros. Ils se présentent tous les jours dans les bureaux des personnes qui désirent s'abonner pour un mois ou deux, mais comptent un bénéfice particulier pour une aussi petite période, ces arrangements sans profit à la comptabilité, nous avons résolu de tout centraliser en autorisant nos porteurs à nous représenter. C'est donc à ces derniers que les abonnés à *la semaine* devront payer le montant de leur abonnement hebdomadaire.

EXPOSITION OFFICIELLE.

Nous avons déjà reproduit un sommaire bibliographique des différens rapports des secrétaires. Une analyse plus détaillée de ces documens ne sera pas sans intérêt pour le lecteur, comme exposition officielle.

Le secrétaire de la guerre porte à 14,753 hommes l'effectif de l'armée américaine. Les troupes sont réparties dans les différents postes militaires de la même manière que l'année dernière. Quatre nouveaux régimens ont été organisés. La cavalerie envoyée contre les S cous a pris ses quartiers d'hiver au fort Leavenworth et remontera sa campagne au commencement du printemps. La 6e d'infanterie occupe les routes de l'Oregon pour protéger les émigrans contre les indiens.

Dans rapport avec les Séminoles de la Floride est sévèrement interdit. Le gouvernement fait tous ses efforts pour décider ces derniers à émigrer. Les troupes ont exploré le pays, ont ouvert des chemins et ont pu obtenir sur cette partie de l'Etat qu'occupent les indiens tous les renseignemens nécessaires; elles pourront maintenant agir avec moins d'incertitude.

Le secrétaire de la guerre propose de modifier quelques uns des réglemens militaires, ainsi que l'organisation de service. Les officiers que l'âge ou les infirmités put rendu incapables d'un service actif do vent être mis à la retraite, mais d'une autre part le retribution dans les différens grades doit être augmentée. Le nombre des chirurgiens de l'armée est également insuffisant.

L'entretien de l'asile destiné aux invalides coûte fort cher, tandis que cet hospice est presque inutile. Il n'y a été reçu depuis quatre ans que 387 hommes, et le trésor a dépensé pour eux $371,497.

Les chameaux achetés dans l'Inde arriveront bientôt : ces animaux ont été très utiles aux armées de la Crimée et ne le seront pas moins à celle des Etats-Unis.

Il importe de bien fortifier nos côtes ; il serait nécessaire de continuer les travaux de défense de l'île aux Vaisseaux qui couvrent la Nlle Orléans du côté des lacs.

Les différentes explorations pour l'établissement du chemin de fer du Pacifique sont terminées. Le tracé le plus convenable est celui qui suivrait le 32e degré de latitude nord. Le désert du Colorado est susceptible de culture. Quant à l'eau, on s'en procurera facilement en creusant de distance en distance des puits artésiens. Dans le cas de guerre, avec une puissance maritime, comme Rhone faudra transporter nos forces d'un océan à l'autre, un railway pour le retur devenu indispensable et doit faire partie du système de défense de l'intérieur.

Le rapport du secrétaire de la marine est intéressant, mais il a le tort d'être trop long. L'escadre des côtes est commandée par le capitaine Paulding et se compose de la frégate *Potomac*, des corvettes *Cyane* et *Saratoga*, et du steamer *Fulton*. Il n'a pas été reçu de nouvelles de la corvette *Albany*, absente depuis si longtemps, et il est maintenant à peu près certain que ce navire s'est perdu.

L'escadre du Brésil se compose de la frégate *Sarcasm*, de la corvette *Germantown* et du brick *Bainbridge*, elle est commandée par le capitaine Salter.

L'escadre d'Afrique, commandée par le capitaine Crabbe, se compose des corvettes *Jamestown*, *Dale*, *St-Louis* et du brick *Dolphin*.

L'escadre de la Méditerranée, sous les ordres du capitaine Breese, se compose de la frégate *Congress*, du steamer *Saranac*, de la corvette *Constitution* et du brick *Supply*.

L'escadre de l'Inde, commandée par le capitaine Abbott, se compose des corvettes *Macedonian* et *Vandalia*, du steamer *Southampton* et du transport *J. P. Kennedy*. Le secrétaire de la marine croit qu'il serait nécessaire d'envoyer deux autres steamers à l'escadre à cause de la guerre civile qui règne en Chine.

Le commandant Rogers a exploré avec le plus grand succès le détroit de Behring et le nord de l'Océan Pacifique. Cette partie scientifiques du rapport de M. Dobbin est la plus intéressante.

L'escadre du Pacifique se compose de la frégate *Independence*, des corvettes *St. Mary*, *John Adams* et *Decatur*, du steamer *Massachusetts*, de la corvette *Warren* et du transport *Fredonia* : elle est commandée par le capitaine Mervine.

M. Dobbin, comme tous ses prédécesseurs, recommande au Congrès d'augmenter la marine et surtout de faire construire des steamers d'un faible tirant d'eau. Le budget de la marine pour la présente année est évalué à $13,574,506, ce qu offre une diminution de $3,000,000 sur l'évaluation de l'année dernière.

Passons au rapport du directeur-général des postes. Le nombre de bureaux de poste s'est accru l'année dernière de 862 ; le trajet à parcourir par les différens courriers est de 777,909 milles. Le nombre de milles parcourus pendant l'année 1854-55 s'élève à 67,401,998 — augmentation sur le chiffre de la précédente année, 3,397,025 milles. Les frais de transport se sont élevés à $5,346,138 : augmentation sur le chiffre de la précédente année $675,221. Le transport de la malle par différences a diminué de 2,335,698, et par bateaux à vapeur de 1,335,698, tandis qu'il a augmenté par chemins de fer de 3,461,187 milles. Le service de la malle pour l'étranger a coûté $611,467. La dépense totale du département a été de $,968,343, tandis que le revenu n'a pas dépassé $6,642,136 14.

Des propositions doivent être faites au gouvernement mexicain pour la négociation d'une convention postale.

Les chiffres du rapport du secrétaire du trésor effraieraient nos lecteurs : peut-être les examinerons-nous plus tard.

Le rapport du secrétaire de l'intérieur est également hérissé de chiffres : ne nous en occupons pas pour le moment.

H. PIERCE ET LE SUD.

Nous rendrons cette justice à M. Pierce qu'il a noblement défendu les droits du Sud dans le message qu'il vient de présenter au Congrès. Le langage ferme et énergique qu'il emploie n'est guère dans les habitudes diplomatiques de la Maison Blanche. D'ordinaire nos présidents cherchent à concilier tous les partis : ils ignorent dans les temps les plus mauvais le danger de certaines déclarations. mais ils se gardent d'émettre un blâme trop sévère. Leur but semble être d'opérer un rapprochement impossible entre des factions que divisent des intérêts diamétralement opposés.

M. Pierce a mieux fait: il s'parié aux agitateurs comme aux ennemis du repos et de la tranquillité de l'Union. Il a défendu les droits méconnus du Sud avec une énergie qui a dû confondre les abolitionistes. Nous le répétons, si le président n'a pas écrit cette partie du message, il n'en a pas moins dû : à notre reconnaissance, car il en a accepté la responsabilité.

Nous allons reproduire quelques passages du manifeste présidentiel qui nous ont frappé par leur vigueur:

Tandis que les peuples, des Etats du Sud bornent leur attention à leur propres affaires, sans prétendre s'immiscer aux affaires d'autrui, ceux des institutions sociales des Etats du Nord, beaucoup trop des habitans de ces derniers sont organisés en compagnies permanentes pour faire tort aux premiers, par des actes répréhensibles, qui seraient des causes de guerre entre nations indépendantes, si ce ne le sont pas dans notre système, uniquement parce qu'ils ont lieu sous le couvert de l'Union.

Il est impossible de présenter ce sujet comme la vérité, et la circonstance le demande, sans parler de l'allégation répétée, mais sans fondement, que le Sud a constamment dirigé ses droits et obtenu des avantages dans l'administration publique au préjudice du Nord. Aucune erreur de ce dernier. C'est bien que les Etats qui, en encourageant les entreprises hasardeuses sur les propriétés dans les territoires, ont cherché à diriger leur propre intérêt, prétendent ou aient l'intention de faire prévaloir leurs opinions, leurs institutions, leurs droits constitutionnels sur tous ceux qui ne partagent pas leurs vues. Et ici, comme ailleurs, l'agression est toujours suivie de représailles. Les agitateurs publics du Nord ont été les premiers à mettre en avant ces fausses interprétations des principes et des faits de l'organisation fédérale qui ont été si souvent réfutées par les hommes d'Etat et par le vote de l'histoire? Quand l'esclavage qui pouvait se gouvernement de territoire acquis par le traité de la rivière Gila, et à la subdivision éventuelle de l'un des Etats, fut adopté dans le Congrès de la confédération, il n'est pas à supposer qu'il eut consenti ou qu'il consentirait à déclarer la question de l'admission de ces Etats qui pourraient être formés de ce territoire dans l'Union, dépendant uniquement de la volonté de leurs habitans, et pas moins libre de prendre part à l'élection présidentielle que les autres Etats. Et pourtant ils considèrent de tels actes comme des violations de la constitution, et ils ont été déclarés par la législature de Massachusetts, et par d'autres, comme des causes légitimes de guerre. Ils ont été déclarés par la législature de Massachusetts, et par d'autres, comme des causes légitimes de guerre. Ils ont été déclarés par la législature de Massachusetts, et par d'autres, comme des causes légitimes de guerre.

Vienne d'une manière quelconque, en opinion...M. Vigall, compagnon, président, ...ment bas, à table, dans la maison de l'Hôtel St-Louis, à la vente d'une grande habitation sucrière, située dans la paroisse de Jefferson. Il a une position très-avantageuse et fera de temps à autre des ventes de plusieurs habitations.

Le reste de la journée était divisé en deux parties : l'une consacrée aux malades de la ville ; l'autre aux consultations des dames et enfants.

Dans la ville c'était moins des visites journalières que des consultations avec des médecins pour des cas très obscurs ou d'une extrême gravité ; M. Gondouin a eu plusieurs cas d'une grande exactitude, mais rien qu'un véritable artiste, il oubliait le monde entier, quand il se trouvait en face de quelque belle rapide pathologique ! Il s'était arrangé, du reste, pour ne point perdre un seul instant : prenant sans cesse des notes sur chacun de ses malades, en rédigeant ses observations jusque sur la voie publique. Il n'y a pas de cas assez longtemps qu'un voyait circuler dans le cabriolet, qui ne reçoivent leur consécration. Il n'y a pas de cas assez longtemps qu'un voyait circuler dans le cabriolet, qui ne reçoivent leur consécration.

—Réelle ou non, Monsieur, je vous déclare que cette mort m'inspire peu d'envie.

—Très bien, répliqua-t-il amèrement; si Reiwardt est un lâche, tant pis pour lui.

—Il est vrai, dit-il tout bas qu'une querelle de jeu ne devrait pas devenir une affaire sérieuse, ne fut le sujet de cette visite si matinale, je reviens chez le malade, que je trouve bien éveillé, et qui je crois, prend un intérêt plus vif encore. Il se met sur son séant, sourit, et se frottant les yeux :

—Eh bien, Monsieur, dit-il, Edouard est-il venu ?... Pourquoi ces bougies ? que veut dire cet appareil ? Et vous, quelle heure est-il ? Ce n'est pas encore le jour, j'espère ! Est-ce que l'aurais été blessé ? je n'ai pas la moindre idée de ce combat, pas la moindre. Ah ! Monsieur Ajasley !..... Mon bras entourné d'un linge ! Mais j'ai donc été blessé ? pourquoi cela ? j'ai été blessé apparemment! Ah ! les cartes ! les cartes ! le jeu ! mille !

Et il retomba sur son lit. Ces paroles vagues, ces phrases incohérentes changèrent en quelques minutes mon opinion. Après quelques soins au jeune homme, je passai dans la chambre de la mère : mistress Reiwardt était à genoux, en extase et tout le corps agité d'un frisson nerveux, étendit le bras et me dit à voix basse :

—Bien mal, Madame ! mais je peuse qu'avec des soins nous pourrons le sauver. Quelle joie vous demander quelle est la cause de cette grande douleur ?

La mere et la jeune cousine qui, le visage dans ses mains, pleurait appuyée sur le lit, me firent signe de garder le silence. Reiwardt, se parlant à elle-même :

—Il est vivant ! Dieu soit loué ; mais il n'a plus d'honneur ! Il a été battu ! Il a trouvé un brigande l'ont dépouillé ; lui, mon fils ! mon enfant unique... C'était vous, je crois, Monsieur, qui m'avez dit que vous alliez nous nom se trouvait si souvent répété dans le peu de lettres qu'il nous adressait. Savez-vous qu'il fréquentait les maisons de jeu ! savez-vous qu'il était tombé entre les mains de ces misérables ? Maintenant, tout est perdu !

Je cherchai à consoler de mon mieux cette femme désolée.

Déjà les teintes grises d'une matinée d'hiver apparaissaient à travers le givre et le brouillard.

Je donnai les ordres nécessaires, et, après avoir fait administrer une potion calmante au jeune homme, je me retirai chez moi.

Ma sympathie était vivement excitée, quoique je ne connusse pas encore les détails de la triste scène.

La semaine suivante se passa tout entière en douloureuses confessions, en regrets, en scènes de famille, en amers témoignages de profonde sensibilité pour le jeune et généreux Reiwardt, toujours livré à une pénible violente, se releva cependant; mais mes pensée se tournaient vers le jeune homme, et je résolus de me rendre à Saint-Louis, afin de connaître si le sang-froid et la présence d'esprit de quelques témoins de son duel avec Ajasley n'en avaient pas fait un assassin. J'en fis part à quelques amis, et, le lendemain, je m'embarquai à bord d'un steamer qui partait pour Saint-Louis.

Le voyage fut heureux, et, le troisième jour, je débarquai sur le quai de cette ville.

Je me rendis à l'hôtel Planters, où je savais trouver le docteur Gondouin, et je le trouvai dans la salle à manger, entouré de plusieurs personnes qui, comme moi, étaient venues pour le consulter.

Il me reconnut, et, après m'avoir serré la main, il me dit :

—Vous venez pour le duel ? Je vous attendais. Ajasley est arrivé ici, et il a raconté à tout le monde qu'il avait été provoqué par un jeune homme qui ne savait pas tirer, et qu'il l'avait tué. Il a ajouté qu'il avait été forcé de se battre, et qu'il était prêt à répondre à toutes les questions qu'on voudrait lui faire. Il a même été jusqu'à dire qu'il était fâché d'avoir tué un jeune homme qui ne savait pas tirer, et qu'il l'avait tué. Il a ajouté qu'il était fâché d'avoir tué un jeune homme qui ne savait pas tirer, et qu'il l'avait tué.

—Et Reiwardt ? demandai-je avec anxiété.

—Il est vivant, répondit le docteur, mais il a reçu une balle dans la poitrine, et il est dans un état désespéré. Il a été transporté à l'hôtel Planters, et il est dans la chambre voisine de la mienne. Il a été transporté à l'hôtel Planters, et il est dans la chambre voisine de la mienne.

—Docteur, dis-je, je vous prie de me dire si vous avez entendu parler de quelque circonstance qui ait pu motiver cette rencontre ?

—Aucune, répondit-il. Ajasley a été provoqué par Reiwardt, sans aucune raison apparente, et il a été forcé de se battre. Il a été forcé de se battre, et il a été forcé de se battre